

LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ

REVUE ENCYCLOPÉDIQUE

FONDATEUR :



CLAUDE AUGÉ

Tome IX

N° 313

Mars 1933

SOMMAIRE

- | | |
|---|---|
| Angleterre (L) et la Vendée (Hist.), par M. MARCEL DICKSON. | Delno (MARIE) (Biogr.), par M. HENRI DE CURZON. |
| Babinski (JOSEPH) (Biogr.), par le D ^r HENRI BOUQUET. | Eckstein (LE BARON D') (Bibliogr.), par M. CLAUDE BAR-JAC. |
| Balkans (LA GRANDE GUERRE DANS LES) (Hist.), par M. ROBERT LAULAN. | Flournoy (THÉODORE) (Biogr.), par M. RENÉ DECERVE. |
| Byzantin (HISTOIRE DE L'EMPIRE) (Hist.), par M. CHARLES DIEHL. | Grand'Rue (Littér.), par M. PIERRE GUÉGUEN. |
| Cacao (LA PRODUCTION DU) (Écon. pol.), par M. CAMILLE MEILLAC. | Littérature alpestre (LA) en France et en Angleterre aux XVIII ^e et XIX ^e siècles (1685-1868), par M. GEORGES ROTH. |
| Cheverny (LE CHANCELIER DE) (Bibliogr.), par M. ÉMILE MAGNE. | Maréchalat de France (LE) des origines à nos jours (Bibliogr.), par M. NORBERT DUFOURCQ. |
| Christine (Théât.), par M. GÉRARD BAUER. | Politique intérieure et extérieure (Janvier), par M. JULES GERBAULT. |
| Costume féminin au moyen âge (LE) (Archéol.), par M ^{lle} SUZANNE LAROCHE. | Sonore (LIVRE) (Sciences), par M. JEAN HESSE. |
| Delattre (LE R. P.) (Biogr.), par M. ANDRÉ BAUDRILLART. | Tabatières (Archéol.), par M. HENRI NOCQ. |

1 planche en noir, 97 gravures et 3 plans.

BULLETIN MENSUEL AU JOUR LE JOUR. — PETITE CORRESPONDANCE. — FANTAISIES GRAPHIQUES.

En supplément : *Le Mois littéraire, scientifique, historique et juridique, cinématographique, théâtral, musical et artistique.*

LIBRAIRIE LAROUSSE - PARIS-6^e

c'est à l'hôpital, après de longs mois de souffrance, que devait s'achever, prématurément encore, une vie lamentable, que les efforts de ses amis avaient été impuissants à adoucir. —

HENRI DE CERZON.

Eckstein (LE BARON D'). *Un semeur d'idées au temps de la Restauration*, par P. M. Nicolas Burtin (Paris, 1931). — Qui se souvient du baron d'Eckstein? Et cet oubli où il est tombé ne doit-il pas nous rendre modestes à l'égard de nos gloires contemporaines? Car le baron, au temps où il vécut, eut grande renommée. Il fut le familier des hommes les plus fameux de l'époque. Il exerça une influence considérable, qui se prolongea même après lui, puisque, il y a trente ou quarante ans, Ferdinand Brunetière avait encore recours à lui pour se documenter. Plus récemment, un des hommes qui connaissent le mieux aujourd'hui notre histoire littéraire, Ferdinand Baldensperger, souhaitait sur l'étrange personnalité du baron d'Eckstein, sur sa doctrine et sur son œuvre, une étude d'ensemble. C'est cette étude que nous apporte le Père Nicolas Burtin. Étude d'ensemble assurément plus qu'étude détaillée de toutes les formes d'activité où s'employa le baron, mais qui, par sa richesse de documentation et par sa nouveauté, précise bien des points non seulement de notre histoire littéraire, mais aussi de l'histoire politique et religieuse en France dans les débuts de la période romantique.

Les Eckstein étant des Danois de souche juive, il est fort difficile de remonter à leur origine, les juifs, avant les premières années du XIX^e siècle, n'ayant pas eu d'état-civil. On sait pourtant que Jean-Ferdinand Eckstein, qui n'était pas baron, naquit vers 1750 dans le Wetteran. Il devait recevoir le baptême en 1774, à Copenhague, probablement à l'occasion de son mariage avec une jeune fille luthérienne. Meda-Cecilia Schultz allait lui donner six enfants, cinq filles et un garçon. Ce fils unique sera Ferdinand, le futur baron, né le 1^{er} septembre 1790. Dès 1794, la famille quitte Copenhague pour s'installer à Altona, où Jean-Ferdinand, ayant fait fortune dans le commerce, mourra le 22 avril 1827. Il semble que sa femme l'ait précédé de bonne heure dans la tombe. Eckstein a peu connu sa mère, même quand elle vivait. Le vieil Eckstein, plus allemand encore que danois, était sévère. Le jeune garçon reçut une éducation germanique qui le livra tout enfant aux étrangers, mélange de matérialisme et d'idéalisme qui lui donnera de l'esprit d'intrigue et de l'inquiétude religieuse. Plus tard la légende s'emparera de ses premières années; et l'on dira qu'il est fils naturel d'un souverain du Nord. Mais il apparaît bien que l'on ne doit voir là que légende. Son titre de baron, il se le donna lui-même.

Sur sa jeunesse veillèrent les professeurs les plus savants. Un vieux fou, le duc Pierre d'Oldenbourg, épris de cabale et de nécromancie, agrira profondément sur lui; et à Heidelberg, où il ira terminer ses études, l'étudiant fréquentera volontiers les groupes d'illuminés. Il étudiera les langues orientales et principalement le sanscrit. La mythographie, la philologie l'attireront. Guillaume de Humboldt et Frédéric de Schlegel l'encourageront dans ses travaux. Se trouvant à Rome au moment de l'enlèvement du pape par la police impériale, il se fera catholique, par réaction sans doute, mais aussi par inclination. Les études d'orientalisme qui devaient détourner un Renan du catholicisme exercent une influence contraire sur Eckstein. Il est vrai que s'y ajoutait cette sensibilité romantique, dont le mouvement se tournait tout naturellement vers Rome. Cette sensibilité, le jeune Eckstein essaya de l'exprimer dans des poèmes assez gauches, et même dans une tragédie qu'il publia en 1813, sur Ugolin : *la Bataille de Pise*.

Engagé dans les troupes de volontaires organisées par le baron de Stein, peut-être assista-t-il, participa-t-il à la bataille de Leipzig. Il suivit du moins les armées alliées jusqu'en Belgique, où il fut utilisé pour diverses missions secrètes. On le chargea même d'un travail « sur la situation du pays et sur les anciennes constitutions provinciales ». Il rêvait « la résurrection sur un fondement élevé des antiques libertés flamandes », non qu'il voulût rétrograder vers le passé, mais il souhaitait que l'on « consultât les mœurs, les traditions, les croyances des peuples, que l'on partit de ce point pour améliorer, pour innover même si c'était nécessaire ». Mais il ne put mettre en œuvre ses idées généreuses, n'ayant qu'un tort sans doute, d'être trop en avance sur

son temps. Pourtant, pendant les Cent-Jours, il régna à Gand, où était le roi de France, parvenant à maintenir l'ordre, ce qui lui permit, après Waterloo, de courir à Paris pour y réclamer un emploi. On le nomma commissaire de police dans les Bouches-du-Rhône. Ce n'était assurément pas ce qu'il désirait. On ne le désirait pas davantage à Marseille. Il dut se défendre contre les calomnies; et finit par réussir assez bien puisqu'il n'eut pas d'histoires. En 1818, on le détachait auprès du ministre de la police générale à Paris. Bientôt il rentra dans la vie privée.

Retiré des affaires, Eckstein se livre au cours de ses idées. Bien qu'on lui reproche souvent de n'avoir « pas su digérer assez et coordonner ce qu'il a lu », il fait autorité en matière d'hindouisme. Lié avec Lamennais et Cousin, Lamartine et Guizot, Thiers et Mignet, il est un des collaborateurs des *Annales de la littérature et des arts*; il en devient même le directeur en 1823. A ce titre, il fait appel aux jeunes poètes, réorganise les conférences de la Société des bonnes lettres. Son activité est considérable. Il écrit dans la *Quotidienne*, le *Drapeau blanc*, la *Revue germanique*. M. de Damas l'attache aux affaires étrangères, où il restera jusqu'en 1848, avec le vague titre de politique consultant. Cela lui permet de rendre quelques services aux uns et aux autres. Son prestige en grandit. Le jeune Hugo lui fait de serviles avances. Lamennais le consulte volontiers. Mais les adversaires non plus ne lui manquent pas, et dans tous les partis, car, catholique et royaliste, Eckstein, au moment même où il le proclame, affiche des doctrines de liberté et d'indépendance.

Ainsi il lance la *Catholique*, ouvrage périodique dans lequel il sera traité de l'universalité des connaissances humaines sous le point de vue de l'unité de doctrine, périodique qui paraîtra chaque mois pendant quatorze ans, dont Eckstein sera le principal, pour ne pas dire l'unique rédacteur. Il y peut dire tout ce qu'il veut, et en pleine liberté; et il en fait un « dépôt de matériaux en vue de la synthèse » que la mort l'empêchera de mener à bonne fin. Ses recherches vont de tous côtés : littérature, politique, histoire. « Je ne crois pas, dira son ami Foisset, qu'aucune œuvre périodique de ce temps-ci soit aussi pleine de choses que l'était la *Catholique*; je ne crois pas qu'aucune ait offert une telle foule d'idées neuves et de vues originales sur tous les sujets. » Et pourtant Eckstein échoua, précisément peut-être à cause de cet excès d'idées, et aussi parce qu'il écrivait trop vite. Il lui était difficile de se soumettre à une méthode, et il remuait toutes les questions sans en résoudre aucune. Leur seule unité résidait en sa propre personnalité, et les Français se trouvaient mal à l'aise devant une abondance qui allait jusqu'à l'incohérence. Cependant il s'imposait partout et jusque dans les salons, où il parlait toujours de Bouddha.

A cinquante et un ans, il s'éprit de Valérie de Klinglin, comtesse de Menthon. Son amour était passionné, mais chaste; et à la jeune femme il se confiait entièrement. Sa douleur fut atroce, quand elle mourut en 1839, à vingt-cinq ans, et il ne devait jamais s'en remettre complètement. Sa consolation, il ne la trouvera que dans un surcroît de travail.

Toute sa vie, il multiplia les articles, entassa projets sur projets. En même temps qu'il composait la *Catholique*, il collaborait au *Correspondant*, à la *Revue européenne*, à l'*Avenir* de Lamennais. Longtemps il défendit celui-ci, et bien qu'il ne le fit pas toujours avec adresse, Lamennais le goûtait fort. On a pu dire de lui qu'il « n'a jamais été banal dans ses amitiés ». Il sut être fidèle et se dévouer.

En 1836, il avait publié un ouvrage sur l'Espagne, où il est question de bien d'autres choses. De 1840 à 1855, il écrit un peu partout, aussi bien en France qu'en Allemagne, car il est le correspondant à Paris de la *Gazette d'Augsbourg*. Il semble qu'il s'occupe plus particulièrement des religions de l'Inde. Il est ami de Montalembert, il va chez la comtesse d'Agoult. Il voit Sainte-Beuve, Balzac, Renan. Il est le familier de Lamartine. Autour de lui se groupent des jeunes gens attirés par sa science, séduits par sa bonté. Original et laborieux, jusqu'au bout il reste pareil à lui-même. Quand il fut mort, le 24 novembre 1861, Renan salua en lui « l'un des hommes qui, par la noblesse de leur cœur et l'élevation de leur esprit, ont le mieux représenté les aspirations de notre temps vers le bien et le vrai ».

Chacun est d'accord sur les maladroites de style, sur la confusion de pensée d'Eckstein; et

pourtant son influence n'est pas douteuse. Quelles sont donc les idées qu'il exprima? Il se piquait d'être philosophe, et l'on a coutume de le ranger parmi les philosophes catholiques, aux côtés de Lamennais, de Bonald, de Maistre. Mais quelle est sa philosophie? Il semble bien qu'il ait importé d'Allemagne un besoin d'unité auquel il joignit un traditionalisme qu'il avait trouvé en France, et à quoi s'ajoutaient ses sentiments religieux personnels. Les contradictions d'ailleurs ne manquaient pas en lui. Son adhésion à l'école traditionaliste ne l'empêchait pas de regarder avec sympathie les éclectiques. Il s'efforçait d'accorder Lamennais et Cousin, la méthode expérimentale scientifique et l'esprit de système. Les interprétations tendancieuses ne l'effrayaient pas. En explorant, par la philologie et l'étude des symboles mythiques, les origines de l'histoire, il avait cru découvrir une identité universelle des traditions, et il en avait conclu à l'unité de l'humanité et de la science; mais du même coup il avait confondu la science et la foi.

En politique, nul, a-t-on dit, ne témoigna de plus de clairvoyance, mais singulièrement en ce qui concernait la politique française. C'est dans l'histoire d'ailleurs qu'il cherche l'explication des temps présents. Fidèle, toute sa vie, à ses principes de politique libérale, quelque ardeur qu'il montre au service de la monarchie et de l'Eglise, il reste indépendant à l'égard de l'une et de l'autre. Il ne se fait aucune illusion sur les destinées de la monarchie, et risque même à son sujet des vues sacrilèges. Mais, plus que personne, il est l'ennemi « des principes politiques et moraux de la Révolution française ». Et il ajoute : « Jamais je ne désertai la cause des doctrines sociales de la vieille Europe. » Et de même, catholique fervent, il admet, il encourage « la profession de foi libre et franche de toutes les croyances ». Témoinnant d'une âme ingénue et généreuse, il veut que l'Eglise soit aussi indépendante de l'Etat que des partis politiques; il veut que, « purgée de cette alliance avec le temporel », elle « redevenue sa propre maîtresse, le centre et l'âme même des intelligences ».

Littérairement enfin, ce qu'il affirme encore, c'est la liquidation du XVIII^e siècle, siècle horrible autant par ses idées que par son pseudo-classicisme. Eckstein ne subit pas impunément l'influence de Schlegel. Il lui faut des formes neuves. A la poésie, il veut rendre la vérité parfaite. S'il repousse avec vivacité et Rousseau et Voltaire, il ne se montre pas moins sévère contre les règles où s'embarasse notre XVII^e siècle. Et aux jeunes écrivains il montre tout ce qu'ils peuvent tirer du moyen âge et de l'Orient. Les Français apprennent de lui le mouvement des études en Allemagne. Il essaie de leur faire saisir, par delà les traductions maladroites, la réalité de Shakespeare et de Goethe. Il passe en revue les précurseurs du romantisme, ce qui ne l'empêche pas de résister aux modes du jour, de montrer, à l'égard du jeune romantisme français, une prudence singulière. S'il met au premier rang Chateaubriand, s'il se livre à Lamartine, Hugo le déconcerte. La préface de Cromwell est tout imprégnée de ses idées; mais ces idées, Eckstein a quelque peine à les reconnaître sous le vêtement que le poète leur a donné. Mais si son action apparaît là médiocre, il n'en est pas de même au point de vue oriental. Ayant entendu les appels de l'Orient, il les fit entendre à ses contemporains. Ses études orientales furent une véritable révélation.

Eckstein, semeur prodigieux d'idées, s'il n'a pas laissé une œuvre achevée qui lui fût propre, apparaît du moins comme un admirable intermédiaire qui sut ouvrir des voies nouvelles, qui confia aux écrivains de son temps les matériaux dont lui-même n'avait pas eu le loisir de se servir, et qu'ils utilisèrent pour leurs propres œuvres. Ce rôle d'intermédiaire n'est assurément pas sans importance. Par l'ardeur avec laquelle il le remplit, le baron d'Eckstein mérite qu'on se souvienne de son nom et de son action. —

CLAUDE BARJAC.

Flournoy (Théodore), psychologue, médecin et savant suisse, né à Genève le 15 août 1854, mort dans la même ville le 5 novembre 1920. — Sa famille, originaire de Champagne, se réfugia lors de la Saint-Barthélemy à Genève, en 1572, et donna à cette ville un certain nombre de pasteurs, de notaires et de membres des Conseils. C'est à elle qu'appartenait l'écrivain Gédéon Flournoy, au début du XVII^e siècle.

Théodore Flournoy obtint le titre de docteur en médecine à Strasbourg avec un travail sur

l'Embolie graisseuse (Paris-Strasbourg, 1878), thèse importante citée dans les grands traités de pathologie. Il se mit ensuite à l'étude de la philosophie, puis de la psychologie physiologique, et suivit l'enseignement de Wundt, à Leipzig. En 1891, l'université de Genève le nomma professeur de psychologie. En insistant pour que cette nouvelle chaire, créée spécialement pour lui, fût placée dans la Faculté des sciences, Flournoy a marqué une date dans l'histoire de la psychologie : c'est la première fois que celle-ci a été officiellement détachée de la philosophie et reconnue comme une discipline expérimentale. L'année suivante, il organisa un laboratoire, d'où sont sortis ses premiers travaux sur les temps de réaction, les illusions de poids, et un ouvrage intitulé : *Des phénomènes de synopsie; Audition colorée* (Paris-Genève, 1893). Il collabora à l'*Année psychologique*, de Beaunis et Binet, et fonda, en 1901, avec Ed. Claparède, les *Archives de psychologie*. En 1915, la Faculté des lettres de sa ville natale créa pour lui une chaire spéciale d'histoire et philosophie des sciences, branches qu'il professa depuis lors.

Membre du conseil de l'Institut général psychologique de Paris dès la fondation de cet Institut (1900), président d'honneur du I^{er} Congrès belge de neurologie et de psychiatrie (1906), vice-président du II^e Congrès international de philosophie (1904), Théodore Flournoy fut nommé président du VI^e Congrès international de psychologie (1909). Il était membre honoraire ou correspondant de plusieurs sociétés savantes, notamment la Société des recherches psychiques de Londres, dont on lui offrit la présidence pour l'année 1911. Mais il déclina cet honneur, qui n'avait encore été accordé qu'à deux savants étrangers, William James et Charles Richet.

Flournoy s'est efforcé d'abord de rendre la psychologie indépendante de la philosophie, et de la mettre sur le même pied que les autres disciplines scientifiques. C'est ce point de vue qu'il a exposé dans *Métaphysique et psychologie* (Genève, 1890; traduction italienne, Pérouse, 1912). Cet ouvrage, d'une grande clarté, a été réédité près de trente ans plus tard, avec une préface de Harald Höffding (Genève-Paris, 1910).

Il s'est voué ensuite à l'étude des phénomènes subconscients, et décrit, entre autres, le cas désormais classique d'Hélène Smith, dans un livre qui eut un grand retentissement : *Des Indes à la planète Mars. Etude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie* (Paris-Genève, 1900. Quatre éditions. Traductions : anglaise, New-York et Londres, 1900; italienne, Milan, 1905; allemande, Leipzig, 1914). Il s'agissait d'une observation fort curieuse de dissociation de la personnalité, avec écriture automatique et langage soi-disant « martien ». Ribot, qui publiait cette année-là son *Essai sur l'imagination créatrice*, y mentionna « le cas récent, étudié avec tant de sens par Flournoy » comme présentant un intérêt particulier pour la question dont il s'occupait. L'idée directrice de Flournoy a toujours été de ramener les phénomènes les plus étranges, et d'apparence « supranormale », à des explications naturelles. C'est dans ce même esprit qu'il n'hésita pas à aborder aussi l'étude des faits invoqués par les adeptes du spiritisme. Il fit sur ce sujet une volumineuse enquête dont il publia les résultats, accompagnés de considérations critiques, dans *Esprits et médiums. Mélanges de métapsychique et de psychologie* (Genève-Paris, 1911. Traductions : anglaise, New-York et Londres, 1911; italienne, Rome, 1913; espagnole, Madrid, 1917).

Dans le domaine de la psychologie religieuse et de l'histoire des religions, Flournoy, qui avait étudié à fond non seulement les auteurs classiques français, mais les nombreuses publications de langues allemande et anglaise, les fit connaître, dès 1901, par une série de leçons qu'il avait introduites dans son enseignement habituel de psychologie. Elles attirèrent, en dehors des étudiants, un nombre d'auditeurs si considérable, que le cours dut être donné dès lors dans le grand amphithéâtre de l'Université. Dans une brochure intitulée : *les Principes de la psychologie religieuse* (Genève, 1903. Traductions : italienne, Pavie, 1910; allemande, abrégée, Leipzig, 1911; russe, Kiev, 1913), il montra que l'attitude scientifique du psychologue doit s'inspirer, dans ce domaine, de deux principes généraux. Le premier, appelé l'« exclusion de la transcendance », peut se résumer dans cette formule de Ribot, citée par Flournoy : pour la psychologie, « le sentiment religieux est un fait qu'elle a simplement à analyser et à suivre dans ses transformations, sans aucune

compétence pour discuter sa valeur objective ou sa légitimité ». Le second principe établi par Flournoy, celui de l'« interprétation biologique », exprime le souci qu'a la psychologie religieuse, dans l'intérêt de son développement, d'être à la fois physiologique, génétique, comparée et dynamique. La même année, il fit paraître les *Observations de psychologie religieuse* (traductions : italienne, Pavie, 1910; allemande, Leipzig, 1911). Puis, quittant le terrain strictement scientifique, il exposa, à la demande d'une association d'étudiants, ses idées personnelles sur l'essence du christianisme, dans un opuscule considéré comme un chef-d'œuvre : *le Génie religieux* (Saint-Blaise-Neuchâtel, 1904. Nombreuses éditions. Traductions : italienne, Pavie, 1910; allemande, abrégée, Leipzig, 1911).

Son dernier travail sur la psychologie religieuse est intitulé : *Une mystique moderne* (Archives de psychologie, Genève, 1915. Réimprimé en 1928). C'est la description minutieuse, et peut-être unique en son genre, d'un cas étudié en tirant parti soit de la doctrine psychanalytique de Freud, soit des théories de Jung. Commentant ce livre dans un article des Archives, le professeur Delacroix, de la Sorbonne, s'est exprimé ainsi : « Je ne connais pas, à l'époque contemporaine, d'observation aussi complète, aussi riche, aussi rigoureuse, aussi scientifique, pour tout dire en un mot. » D'autre part, Harald Höffding a cherché, dans un de ses ouvrages qui n'a paru qu'en danois, à établir une comparaison entre la mystique moderne étudiée par Flournoy, et d'autres individualités extatiques, notamment sainte Thérèse.

Bien qu'il ne se donnât jamais pour philosophe et n'eût créé aucun système, « il faut reconnaître, dit le professeur Reymond, que Flournoy a été un métaphysicien remarquable ». Il avait lu et médité les œuvres de Descartes, de Leibniz, et surtout de Kant, sur lequel il ne laissa malheureusement que quelques manuscrits que l'on publia après sa mort. Puis il marqua sa préférence pour le néo-criticisme de Renouvier, l'humanisme de Schiller, et le pragmatisme représenté par Peirce, James, Dewey. Il était intimement lié avec William James, qu'il contribua à faire connaître en Europe, et il échangea avec lui une abondante correspondance dont on trouve de nombreux échos dans l'ouvrage où Henry James a rassemblé les lettres de son père. Le psychologue genevois a consacré à la mémoire de son ami américain un livre intitulé : *la Philosophie de William James* (Saint-Blaise-Neuchâtel, 1911. Traductions : anglaise, New-York, 1917; allemande, Tubingue, 1930).

Neveu du célèbre naturaliste Edouard Claparède, et cousin du psychologue du même nom avec qui il fonda les *Archives de psychologie* (et qui a écrit la plus importante des biographies parues sur lui), Flournoy a publié un grand nombre d'articles. Ses principaux ouvrages ont été traduits en langues anglaise, allemande, italienne, russe ou espagnole. Esprit rigoureusement scientifique et doué d'une vaste culture philosophique, Flournoy a exercé sur les milieux cultivés et l'élite intellectuelle de son pays une influence considérable, par la clarté lumineuse de son enseignement, par la droiture de sa vie privée, sa modestie et son érudition. Travaillier acharné, il avait manifesté, avant même de devenir docteur en médecine et de se vouer à la psychologie, un goût particulier pour l'étude des sciences naturelles et des mathématiques. Il avait poursuivi aussi, à la Faculté de théologie, des études approfondies d'hébreu.

C'est grâce à ses connaissances encyclopédiques que Flournoy a pu, à la fin de sa carrière, donner à la Faculté des lettres un cours remarquable sur l'histoire et la philosophie des sciences. L'un de ses biographes a écrit qu'il « était probablement un des plus grands savants de son époque et rappela les hommes de science de la Renaissance ». D'autre part, ses hautes convictions spiritualistes, qu'il a si clairement résumées dans le *Génie religieux*, l'ont placé à certains

égards au rang des figures les plus en vue du protestantisme contemporain. — René DECREVE.

Grand'Rue, par Sinclair Lewis, traduction Suzanne Flour. — Sinclair Lewis, qui ambitionne noblement de devenir le Balzac américain, n'a pas voulu charger du titre de son énorme livre les frères épaulés de son héroïne, comme pour le robuste *Babbitt*. Il a appelé son œuvre *Grand'Rue* (*Main Street*), symbolisant en ce titre la vocation de Carol Kennicott, qui est de bâtir, dans une petite ville laide de la Prairie, une Grand'Rue idéale, telle que peuvent la concevoir un philanthrope et un esthète : la rue de la Beauté, la rue de l'Altruisme, la rue du Progrès !

Minutieusement, Sinclair Lewis nous présente sa réformatrice dès le collège. « Les jours des pionniers, des frères jeunes filles aux grandes capelines légères, des ours tués à la hache dans les clairières de pins, sont plus morts actuellement que ceux du roi Arthur et de ses chevaliers ; et une adolescente rebelle incarnée à elle seule tout l'esprit de cet Empire éperdu qu'on appelle le Middlewest américain. »

C'est cet esprit qui va prendre conscience de lui-même d'abord, de sa vie, puis luttant, toute une vie, contre la matière, à la seule fin invisible d'apprendre sans doute, grâce à ce combat, grâce à cette matière, des renseignements indispensables sur l'esprit lui-même.

Un jour la jeune Carol, feuilletant par hasard un livre sur l'amélioration des villages (plantations d'arbres, fêtes locales, cercles de jeunes filles, etc.), sent qu'elle devrait prendre en mains une ville déshéritée pour la transformer : « Je vais leur faire construire une vraie merveille de jardin municipal, et des amours de cottages et une Grand'Rue absolument épatante. »

Cependant, ses études achevées, Carol devient tout honnêtement bibliothécaire à Saint-Paul ; mais elle y fait la connaissance d'un docteur du Middlewest, qui bientôt l'épouse et l'emmène à Gopher Prairie, c'est-à-dire dans une de ces petites villes vulgaires où la jeune réformatrice sera à pied d'œuvre pour sa besogne !

Sinclair Lewis décrit, avec une patience de termitier, la termitière humaine de Gopher Prairie. Carol aime son mari, athlétique, tendre et compréhensif, excellente pâte d'homme qui, pour être digne de sa délicieuse jeune femme, s'affine autant qu'il peut et réussit à faire un excellent époux. Elle cherche à plaire à l'entourage du docteur, tout en se rendant compte combien cet entourage est banal et somnolent, combien ces gens s'ennuient, retombent immédiatement dans leur torpeur provinciale. Mais, pense-t-elle, elle va le réveiller. Elle se fait coquette, aguichante, spirituelle. Elle organise, à l'occasion d'une pension de crémaillère, une fête extraordinaire, où elle a multiplié les distractions. Hélas ! elle doit soulever ses invités « comme autant de saumons de fer ». Elle les amuse malgré eux, elle les éblouit par son luxe, sa grâce, son audace.

Le lendemain est cruel. Une amie charitable lui apprend tous les cancans de Gopher Prairie, toutes les réflexions désolantes que sa fête a provoquées. Admise un peu plus tard, comme femme du docteur Kennicott, au club des dames distinguées, le *Jolly Seventeen*, elle doit subir l'assaut du club entier ligué contre elle comme des volailles en furie.

Alors la joyeuse, la coquette, la libre, l'audacieuse Carol, devient triste et timide. Elle se sent partout épiée, dénigrée. Pourtant, lors d'une absence de son mari, elle rencontre un ouvrier, le Suédois rouge, qui l'an dernier a travaillé chez elle. Il l'invite à entrer se réchauffer dans sa cabane et lui tient des discours terriblement « éditieux sur la ville, qui la réjouissent profondément. Comme elle lui confie brièvement sa peine de se sentir méconnue, il la console avec ces paroles poétiques : « Si j'étais une mouette tout en argent, croyez-vous que je m'occuperais de ce qu'un tas de sales phoques pourraient penser de ma façon de voler ? » Aussitôt Carol se reprend, retrouve son aplomb et en même temps il lui vient de l'adresse pour se faire adopter par les bourgeois de Gopher Prairie.

L'intérêt du personnage de Carol est qu'il ne s'agit pas d'une intrigante, d'une aventurière, mais de la plus honnête et loyale des femmes américaines et de toutes les femmes du monde et, qu'à son sujet, l'auteur pose le problème si délicat de la vie intellectuelle, de l'épanouissement de l'individualité, au milieu de la routine, de l'espionnage affreux d'une petite ville. Sinclair Lewis a choisi pour son héroïne le rythme régu-



Th. Flournoy. — Phot. Jullien.